Document généré le 17 avr. 2024 03:16

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Je ne sais pas

Philippe Haeck

Numéro 54-55, automne 1992

Le dimanche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15041ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Haeck, P. (1992). Je ne sais pas. *Moebius*, (54-55), 36–39.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JE NE SAIS PAS

Philippe Haeck

1

Je ne sais pas ce qu'est le dimanche. Vous dites qu'il était un jour de fête. Je ne sais pas ce qu'est une fête. Non. Vraiment. Oui bien sûr il y a moins de circulation dans les rues parce qu'il y a moins de gens qui partent travailler. Vous dites que c'était le jour du Seigneur, de Dieu. Non, on ne m'en a pas parlé. Si je veux en entendre parler. Je ne sais pas. Parfois je souhaiterais qu'il n'y ait plus de mots. Il y a des mots partout, dans toutes les bouches, sur tant de surfaces. Trop de mots s'entassent dans mon cerveau comme des tas d'immondices. Vous aviez des vêtements du dimanche. Je n'en ai pas. Le dimanche je rêve d'être nu, je ne peux pas vous dire quand a commencé ce rêve. Oui je pourrais chercher. Un ami est mort et je n'ai plus eu soif de travail-argent, de filles-alcools. Quelque chose s'est éteint. Qu'est-ce que je bois. De l'eau. Non je ne baise plus. Je ne suis pas prêt. Ce qui me manque pour l'être. C'est difficile à dire. Je ne sais pas. Ma chambre n'est pas encore bien orientée. Vous voulez des explications. Je préfère ne pas en donner. Je vous l'ai dit : il y a trop de mots-immondices, trop de mots dont le seul avenir est d'être comptés, classés,

manipulés, jetés. J'aime qu'il pleuve le dimanche, une grande pluie abondante qui change la couleur du monde. Je m'assois dehors pour l'écouter, la sentir, la voir. La pluie dans ma vie ressemble à votre Dieu, c'est ma fête. Oui c'est ça quand je pense à la joie je pense à moi mouillé, ruisselant, à mon corps vivant parce qu'embrassé par la pluie. Quand il pleut je vais à la cinémathèque à pied, je vais voir le film qu'il y a pour le plaisir de marcher au milieu de l'eau avec un parapluie. J'arrive un peu mouillé, pendant le film je sèche. C'est un vieux professeur qui m'a appris cela : aller à la cinémathèque sans choisir le programme pour me laisser surprendre par l'inconnu, des sons, des visages, des lieux que je n'aurais jamais entendus, vus. J'ai vu plein de films que presque personne ici n'a vus, dans ma tête il y a des images qui ne tournent pas dans les autres têtes occupées par à peu près le même stock d'images, celui que la publicité les force à manger. Il m'arrive de fermer les yeux, une espèce de cinéma intérieur, invisible. La cinémathèque est mon laboratoire : ce que je sais de plus beau en vient. Il y a un autre rêve aussi le dimanche : une femme sans âge vient s'étendre à côté de moi dans mon lit, elle ne parle pas, je ne parle pas non plus, parce que je ne parle pas, que je ne bouge pas, que je reste là à côté d'elle à attendre, à être bien, elle commence à raconter sa vie comme si elle se la racontait à elle-même, comme si je n'étais pas là, je ne pose pas de questions, je ne dis pas oui oui, je ne l'interromps pas, l'écouter me suffit, je n'ai pas besoin de comprendre tout ce qu'elle dit — j'ai vu tant de films les yeux fermés, entendu tant de langues que je ne connais pas —, elle parle lentement, s'arrête parfois, reprend. Pourquoi je rêve à cette femme. Je ne sais pas. Elle est en moi comme un négatif. Je dis rarement tout, je ne veux pas que les autres voient mes oreilles, mes joues rougir, mes lèvres trembler, mon arrière-voix pleurer. Vous n'avez pas besoin de ma réponse pour votre enquête sur le dimanche. Vous posez des questions mais vous ne dites rien de vous. Vous faites votre travail. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de vous répondre, je déteste les enquêtes, les statistiques. Parce que vous êtes une femme, que je ne sais pas ce qu'est une femme, que j'attends qu'une femme m'apprenne la seule langue dont j'ai envie,

la langue d'amour. J'attends mon être d'une femme. Non je ne suis pas féministe, je déteste l'égalité quand elle fait de presque tout le monde des comptables. Plusieurs féministes sont des coqs querelleurs, je rêve d'autre chose. Mon âge. Dix-neuf ans. J'ai parfois l'impression d'être très vieux. Il faut que j'y aille : ce n'est pas dimanche.

2

Je me suis assise au milieu du dimanche, au milieu de mes questions. À qui les poser, où. Hier après-midi je suis restée sur la place du 350^{e} sous la pluie à écouter un chanteur qui criait ses chansons dans le micro, nous étions quelques-uns à l'écouter, quand il finissait une chanson il nous regardait en souriant, un sourire énorme pour cacher son ennui de vivre, il nous applaudissait, nous nous contentions de nous faire de petits sourires trouvant sans doute curieux que ce soit lui qui applaudisse et non nous, il est vrai qu'avec un parapluie ouvert il n'est pas facile d'applaudir, lui par contre à l'abri sur la scène cela lui était facile. Pourquoi est-ce que je me souvenais de ce garçon qui cherchait à m'embrasser dans le cou, nous avions quatorze ans et je lui refusais mon cou. Il ne s'en vexait pas, continuait à chercher, j'ai été à la fois heureuse et malheureuse quand il a changé d'école. Je ne sais pas comment venir à mes questions. J'ai vingt-trois ans, je suis encore à l'école, le mot «université» ne renvoie pas à autre chose qu'à un lieu, des bâtiments. Est-ce parce que je suis trop prise par des travaux d'école que je n'arrive pas à mes questions. Je veux devenir jardinière, les paroles des enfants de cinq ans me pousseront-elles plus vite à ma parole que les cours des professeurs qui ne semblent pas connaître le besoin que j'ai de parler pour moi, librement, de faire un peu de clarté dans ma vie. Une fille de mon âge, grande comme moi, marche collée à un homme plus âgé, plus petit, moins beau. Quand je vois un couple je me demande souvent à quoi tient son entente, si elle a des chances de durer, à quelles conditions. Peut-être suffit-il de voir toujours l'autre comme au premier moment où nous avons su que l'amour serait à la vie à la mort. Je n'ai pas connu un tel moment, j'attends un homme

libre pour qui j'aurai un élan de tout le corps, de tout le cœur. Les hommes paraissent heureux de leur vie de célibataire profitant de la liberté sexuelle des femmes. Où est l'homme capable de venir à ma rencontre, capable de ce lien fort dont je rêve. Le dimanche je fais de la bicyclette, je m'arrête dans un parc pour entendre un merle chanter, voir une marguerite se tourner vers le soleil, penser la douceur d'un chardon mauve. Quand je fais la vaisselle, que je lave un couteau, je pense qu'un homme et une femme doivent être comme la lame et le manche d'un couteau. Quand je rencontre une lame sans manche ou un manche sans lame je me demande ce qui reste du couteau. J'avais envie d'aller à la messe ce matin, goût des textes bibliques, goût du grand vide qu'il y a dans l'église : j'assois Dieu sur moi, il n'est pas lourd. Souvent je laisse mes livres ouverts sur la table, enfourche ma bicyclette, pars pour une direction, presque rendue je décide de revenir à ma table, je viens m'asseoir avec les regards et les voix de mes parents, dans mes yeux les leurs, dans mes mots leurs paroles. Le corps qui est le mien à qui aurais-je envie de le donner pour toujours en lui disant : c'est ta chair. Voilà les rêveries auxquelles je m'abandonne le dimanche.